



JEAN DIWO

Le Jeune Homme en culotte de golf

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Le Jeune Homme en culotte de golf

Du même auteur

- Hôtel recommandé*, Fayard, 1954.
De briques et de brocs, Fayard, 1956.
Drôles de numéros, Fayard, 1958, en collaboration avec
Jacqueline Michel.
Si vous avez manqué le début, Albin Michel, 1976.
Chez Lipp, Denoël, 1981.
Les Dames du Faubourg, Denoël, 1984 ; Folio n° 1834.
*Le Livre du cochon : la vie de cochon en 21 siècles d'histoire
et 165 recettes de cuisine*, avec Irène Karsenty, Philippe
Lebaud, 1984.
Les Dames du Faubourg, tome II : Le Lit d'acajou, Denoël,
1986 ; Folio n° 2062.
Rétro-rimes : poèmes, Denoël, 1987.
Les Dames du Faubourg, tome III : Le Génie de la Bastille,
Denoël, 1988 ; Folio n° 2280.
Les Violons du Roi, Denoël, 1990 ; Folio n° 2374.
Au temps où la Joconde parlait, Flammarion, 1992 ; J'ai
lu n° 3443.
L'Empereur, Flammarion, 1994 ; J'ai lu n° 4186.
Les Dîners de Calpurnia, Flammarion, 1996 ; J'ai lu n° 4539.
La Fontainière du Roy, Flammarion, 1997 ; J'ai lu, n° 5204.
Les Ombrelles de Versailles, Flammarion, 1999 ; J'ai lu
n° 5530.
Les Chevaux de Saint-Marc, Flammarion, 2000 ; J'ai lu
n° 6192.
Le Printemps des cathédrales, Flammarion, 2002 ; J'ai lu
n° 6960.
Demoiselles des lumières, Fayard, 2004 ; J'ai lu n° 7587.
La Chevauchée du Flamand, Fayard, 2005 ; J'ai lu n° 8313.
249, faubourg Saint-Antoine, Flammarion, 2006 ; J'ai lu
n° 8464.
Moi, Milanollo, fils de Stradivarius, Flammarion, 2007 ;
J'ai lu n° 8767.

Jean Diwo

Le Jeune Homme
en culotte de golf

roman

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1158-2

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Qu'il était doux, le parfum de l'enfance, dans ces années 20/30 où le progrès faisait rêver, où les métiers héritiers de la tradition défendaient un savoir-faire transmis de génération en génération mais s'adaptant au monde en marche.

Qu'elle était attachante, cette famille trucu-lente racontée par Jean Diwo dans *249, faubourg Saint-Antoine*¹, le roman d'un quartier qui avait une âme, celle des gens du bois, des descendants de Boulle, de Riesener, de Jacob.

Qu'elles étaient envoûtantes, ces pages intimes « arrachées à un passé déjà bien estompé » qui touchèrent le public parce qu'elles le plongeaient dans l'atmosphère si particulière de la jeunesse revisitée de l'auteur, les aidant à entendre le bruit de la varlope, à humer l'odeur de la colle d'un

1. Flammarion, 2006 ; J'ai Lu, 2007.

lieu disparu et à pénétrer un monde que chacun aurait aimé connaître.

Qu'il résonne en nous, ce livre touchant doté de la plus belle richesse littéraire qui soit – celle de posséder l'art de faire revivre avec tendresse un enfant qui avait la passion des êtres, des autres, et auquel on avait enseigné les vertus du travail bien fait comme la modestie du talent – sans pour autant sombrer dans la nostalgie.

Désormais, comme vous allez le découvrir, le garçon du 249, *faubourg Saint-Antoine* a grandi. Pour devenir un *Jeune Homme en culotte de golf* qui fait ses armes dans la presse, endure les affres de la guerre, rencontre de nombreuses personnalités mémorables, devient aide impresario, pilier du *Parisien Libéré*, figure du *Paris Match* de la grande époque, fondateur de *Télé 7 Jours*...

Pour autant, Jean Diwo n'écrit pas ici le second tome de *ses* mémoires. Car il n'en a qu'une, courtisée avec humour et élégance pour en extraire les fragments les plus singuliers.

Une mémoire riche, chaleureuse et délicieusement humaine – qualité rare –, traversant une France baignée d'espoir, racontant avec charme et esprit le parcours d'un grand journaliste devenu écrivain heureux.

Thierry Billard

PARIS-SOIR CHRONO

Quinze A, trente zéro, set et jeu...

Nous n'étions pas à Roland-Garros en train de regarder les « Mousquetaires » battre les champions américains mais attablés à la terrasse de *Capoulade*, alors haut lieu du Quartier latin. Pour tout vous dire, entre deux gorgées de bière fraîche, nous disputions une plaisante partie de tennis-barbe. Gauche droite, gauche droite, nos regards jouaient l'essuie-glace dans le flux et le reflux des passants, nombreux à cette heure de la journée. Un point était marqué par le premier qui apercevait un barbu et annonçait « barbe », jeu innocent alors en vogue chez les étudiants. Il faut reconnaître qu'en ces années trente les barbes rousses, blanches, noires, frisées ou à deux pointes, fleurissaient dans les rues de Paris comme coucous au bois de Meudon.

J'ai oublié qui a perdu et a payé les demis de bière, mais je me souviens qu'entre deux gamineries nous avons, ce jour-là de 1935, échangé des propos sérieux. Nous cherchions, mon ami Pierre et moi, vingt ans à Noël, un emploi pas trop contraignant qui nous aiderait à vivre confortablement nos états d'étudiants. Mes parents, comme la maman de Pierre, qui était veuve, nous assuraient le vivre et le couvert mais ne pouvaient nous donner l'argent inappréciable du mieux-être, celui qui permet d'honorer l'addition du plus modeste restaurant de la rue de la Huchette ou d'inviter une petite amie au Panthéon pour voir le dernier film de Kinstermarker ou admirer pour la énième fois *L'Opéra de quat'sous* de Pabst.

— J'ai réfléchi, dit Pierre, je vais essayer de me faire attribuer un poste d'instituteur suppléant. Nous avons pour voisin un M. Bertrand qui est inspecteur d'Académie et échange avec maman des bulbes de dahlias. Il devrait arriver à me trouver des remplacements dans des écoles pas trop moches. Je parviendrai à suivre ainsi avec une certaine aisance mes études de droit — les cours imprimés ne sont pas faits pour les rhinocéros — en attendant de passer le concours d'administrateur civil dans un grand ministère. Cela ne te dit pas un petit séjour dans l'enseignement ?

Cela ne me disait vraiment rien.

— Non, répondis-je. Je n'éprouve aucune envie de parler de Clovis et du futur antérieur à des mômes insupportables. Toi, tu es né fonctionnaire. Exactement ce que mon père souhaiterait. Il rêve pour moi d'une bonne situation stable à la Poste ou aux Chemins de fer avec avancement à l'ancienneté et la retraite assurée pour finir mes jours. Remarque, je serai peut-être obligé de te suivre et de devenir pion pour payer mon écot quand je dînerai avec toi mais, avant, je vais tout essayer pour dénicher un emploi dans un journal. Tu veux devenir fonctionnaire au ministère du Travail, moi, je souhaite écrire des articles sur le Tour de France !

— Je sais, je sais, dit Pierre avec son bon sourire. Mais, sans appui, tu vas avoir du mal à réaliser ton rêve. En attendant j'annonce trente-quinze. Regarde ce monsieur qui pousse sa barbe à la Victor Hugo en bordure du trottoir !

Je pestai de m'être fait lobser et vidai ma chope à la réussite de nos projets.

— Dès demain, proclamai-je crânement, je pars à la conquête de la presse parisienne.

Ma passion pour les journaux venait de loin.

D'abord d'un plaisir naturel d'écrire, ensuite parce que j'avais toujours été habitué à vivre dans une maison où la presse tenait une place dévorante. Le matin, ma mère rapportait *Le Journal*

du marché, René, mon frère, *Paris-Midi* quand il venait déjeuner. Et mon autre frère, André, *L'Auto*. Quant à mon père, il achetait *Paris-Soir* en fin de journée.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'élevé dans une famille de papivores, je fusse tenté par le journalisme !

Le temps m'était compté car le pécule constitué en remplaçant durant l'été un vendeur de chez Rinck, l'ébéniste d'art du faubourg Saint-Antoine, ami de mon père, approchait de l'épuisement. Mais à quelle porte frapper ?

Les quotidiens ne manquaient pas en ce temps-là et je savais que j'aurais plus de chance en proposant mes services à des journaux au tirage confidentiel, lesquels me rémunéreraient en payant juste mes tickets de métro mais par bravade et passion, je choisis de viser haut. Et de tenter plutôt ma chance à *L'Auto*, le quotidien sportif au papier jaune, au *Matin* ou au *Petit Parisien*. Et pourquoi pas à *Paris-Soir*, ce quotidien nouveau qui révolutionnait la presse française et atteignait le tirage record de trois millions d'exemplaires ?

Je n'allais pourtant pas jouer dès le lendemain mon petit Rastignac. Encore me fallait-il préparer le terrain et connaître mieux mon sujet.

J'achetai donc les quotidiens du jour pour me faire une idée et m'installai dans ma chambre sous l'œil goguenard de Mercure¹. Tranquillement, religieusement presque, je disséquai les pages qui embaumaient l'encre d'imprimerie encore fraîche. J'eus vite fait de penser que je n'écrirais pas mon destin dans les colonnes de *L'Ère nouvelle*, de *L'Aube* ou des *Nouveaux Temps*, organes trop politiques et engagés à mon goût. En revanche, les pages sportives de *Paris-Soir* m'attiraient irrésistiblement. Je les dévorais, il est vrai, presque tous les jours et connaissais les signatures de Robert Marchand, de Jean Eskenazi, de Paul Olivier et, naturellement, de Baker d'Isy spécialiste de cyclisme, mon sport favori.

Jamais pourtant, pensais-je en me renfrognant, Gaston Bénac, le patron du service, grand personnage du journalisme et de la vie parisienne, ne me recevrait sur un simple coup de fil ou une visite impromptue. Et même si je réussissais à capter son attention quelques secondes, que lui dirais-je ? J'eus alors conscience que, pour me faire entendre d'un dieu du stylo, mieux valait préparer mon chapelet et me présenter avec quelques idées dans ma besace. Une pensée en amenant une autre, je me rappelai l'existence d'un cousin éloigné, ancienne vedette des Six-Jours qui, après avoir raccroché, tenait une

1. Voir 249, *faubourg Saint-Antoine*, Flammarion.

boutique de sports à Levallois où il animait un vélo-club célèbre, pépinière de champions. Ragaillardé par cette soudaine porte de sortie – ou plutôt d'entrée, devrais-je dire –, gonflé à bloc, je décidai d'aller sans attendre lui demander conseil. Et enfourchai la bécane qui, au grand dam de ma mère, encombrait l'entrée.

Georges Faudet me reçut chaleureusement dans son magasin constellé de portraits dédicacés et, à mon grand soulagement, ne me découragea pas une seconde.

— Tu as raison d'essayer *Paris-Soir*, il ne faut jamais être mesquin dans ses espoirs. Va voir de ma part Baker d'Isy. C'est un gentleman, un grand journaliste qui lâche les pelotons tous les ans durant un mois – ou plus – pour faire un reportage à l'autre bout du monde. Destiné à *Paris-Soir* bien sûr. En dehors de son côté Albert Londres, c'est le maître de la littérature cycliste, le Flaubert du vélo. Il n'y a que les Pygmées ou les chasseurs de baleines pour lui faire oublier André Leduc ou Antonin Magne.

— Vous croyez que je peux me présenter en lui annonçant, tout de go : « C'est moi, je veux devenir journaliste sportif » ?

— Non, rit-il. Il faudra évidemment te montrer un peu plus habile. Tu ne vas pas te ridiculiser en lui demandant de couvrir Paris-Roubaix

ou le Tour de France. Tiens, dis-lui plutôt que tu dois suivre, dimanche prochain, dans ma voiture, la course Paris-Mortagne. C'est une gentille épreuve qui a trouvé sa place dans le calendrier et à laquelle participent des professionnels et les meilleurs amateurs. Propose d'en assurer le compte rendu. S'il n'a pas déjà désigné quelqu'un, peut-être te donnera-t-il une chance. À toi de jouer mon garçon.

C'est ainsi que je me suis retrouvé le lendemain matin rue du Louvre, devant le building flambant neuf de *Paris-Soir*, un immeuble Art déco tout blanc qui en jetait au cœur du vieux quartier Montorgueil.

J'ai observé un moment, de loin, les gens pressés entrer et sortir puis me suis décidé à franchir le seuil du hall, où je fus dépassé par un grand monsieur maigre, coiffé d'un feutre noir et vêtu d'un imperméable blanc. Les gardiens le saluaient avec respect et je le regardai se diriger vers l'un des deux ascenseurs aux lourdes portes de fer forgé quand il se retourna et me lança : « Montez donc avec moi ! »

Jusqu'au quatrième étage, où il descendit, il eut le temps de me demander où j'allais. J'avais répondu sans hésiter « aux Sports » et il avait ajouté :

N° d'édition : L.01ELKN000158 .N001
Dépôt légal : novembre 2008